

Pierre Assante

Maintenant, LA ressource humaine

MANIFESTE

**Un peu de vision universelle éloigne du quotidien,
beaucoup de vision universelle en rapproche.**

à Chiara

Lorsqu'un stade de développement humain est arrivé à épuisement, le sens du développement humain devient justement vide de sens. Mais ce vide contient déjà tous les sens nouveaux possibles et impossibles. Les rechercher, je ne suis pas le seul à le faire avec cette passion qui lasse des copains et des entourages, c'est ma façon à moi de transformer la lassitude de la société et de l'individu en énergie. C'est j'espère une transformation qui en est à ses prémices mais qui gagnera, avec le temps qu'il faut, une renaissance humaine.

Un exemple d'épuisement en politique : Chirac avec 19% gagne avec 83% par défaut. Mais un NON l'emporte majoritairement. C'est cela un des multiples signes de l'épuisement, et il en est une multitude d'autres. Mais ce n'est pas le but de ce manifeste de les développer. Son but c'est de manifester les possibles pour créer l'énergie sociale nécessaire au dépassement de ce stade épuisé, qui est le stade de la démocratie restreinte, attestée dès l'antiquité athénienne, répandue dans le stade bourgeois de développement, et à renouveler par son élargissement sa généralisation, c'est-à-dire la disparition des classes sociales.

Transformons l'épuisement social en énergie. L'épuisement c'est une fermeture par lassitude. Les cerveaux se sont refermés. Qu'ils s'ouvrent !

Nous sommes 6,5 milliards d'individus de l'espèce humaine.

Notre ressource c'est notre cerveau. Ce cerveau qui a traversé la perception, la double anticipation, de son environnement de cueilleur, de chasseur, pêcheur, agriculteur, dans son espace immédiat, restreint, et toutes les structures sociales, leur symbolique, les rapports sociaux correspondants. Cet espace immédiat c'est considérablement élargi avec la « révolution industrielle » et aujourd'hui la « révolution informationnelle » généralisée et mondialisée. De « plus grand que ses œuvres », l'homme peut devenir « plus petit que ses œuvres ». Un peu de vision universelle éloigne du quotidien, beaucoup de vision universelle en rapproche.

1. Maintenant, LA ressource humaine

Nous sommes 6,5 milliards d'individus de l'espèce humaine.

Notre ressource c'est notre cerveau. Ce cerveau qui a traversé la perception, la double anticipation, de son environnement de cueilleur, de chasseur, pêcheur, agriculteur, dans son espace immédiat, restreint, et toutes les structures sociales, leur symbolique, les rapports sociaux correspondants.

Cet espace immédiat c'est considérablement élargi avec la « révolution industrielle » et aujourd'hui la « révolution informationnelle » généralisée et mondialisée. De « plus grand que ses œuvres », l'homme peut devenir « plus petit que ses œuvres ». Ce qu'il a créé peut le dépasser. Ces structures mentales adaptées à cet environnement immédiat se trouvent confrontées à résoudre ses problèmes d'individu dans un cadre immensément plus vaste et apparemment insaisissable.

Les groupes humains issus de l'histoire, en ethnies, en nations, en classes sont de toute évidence en difficulté pour assurer la cohérence de l'ensemble constitué.

L'autonomie de la pensée vis-à-vis des conditions matérielles qui ont déterminé cette pensée, peut-elle conduire à une dé-adhérence mortelle par rapport aux besoins vitaux de l'espèce ? C'est une réalité menaçante.

Les rapports sociaux sont l'essence de l'humain, c'est son activité multiforme.

En économie, ce sont les échanges qui déterminent la vie économique et son développement.

Lorsque les moyens de production augmentent la quantité des produits, si l'augmentation de la quantité des échanges n'est pas « proportionnelle », il y a crise. Lorsqu'on introduit l'automatisation dans la grande production, mais aussi une gestion cybernétique mondialisée morcelée, sans rapport cohérent à l'ensemble, et que cela ne s'accompagne pas de la même « explosion » des échanges, il y a des déséquilibres qui entraînent obligatoirement des chutes, ou plutôt une chute généralisée.

Il en est de même de tous les rapports sociaux, qu'ils soient économiques, culturels, ludiques, psychologiques, etc. Il est d'ailleurs absurde de leur imaginer des frontières étanches. Ils sont intriqués, ils constituent une unité d'activité, pour l'individu comme pour la communauté humaine (Voir Tableau d'un sens de l'échange).

Tous les échanges, de quelque sorte qu'ils soient, subissent et subiront donc brutalement cet effet de chute. C'est en ce sens que la mise en commun, si elle donne les moyens de mettre en correspondance les moyens de production et le mode de production, contient le remède réaliste de résolution de cette équation.

Ce n'est donc pas au seul nom de l'utopie, bien que l'utopie ait un rôle positif indispensable si elle adhère sainement à la réalité, mais au nom du réalisme (dont les institutions se réclament aujourd'hui à rebours) qu'il nous faut revendiquer la transformation par cette mise en commun dans la société.

Autre question, la nécessaire "dé-adhérence" des concepts et "ré-adhérence", qui constitue la création et l'utilisation des concepts, étant de plus en plus soumise à un mode de vie des couches dirigeantes (qui sont loin des besoins sains d'un ensemble humain), n'a-elle pas acquis de ce fait une indépendance mortelle ? C'est-à-dire si elle substitue à l'autonomie indispensable au mouvement, une indépendance qui le bloque.

Mais cette "dé-adhérence" des concepts et "ré-adhérence", qui constitue la création et l'utilisation des concepts est-elle résolue une fois pour toute par la nécessaire lutte des classe ? Certainement pas. La question reste posée de la capacité de notre cerveau de réagir sainement dans un ensemble beaucoup plus vaste de ce qui a constitué jusqu'à présent la mentalité de l'espèce. Le libre arbitre est confronté à l'agir en commun, et c'est ça le « communisme démocratique ». La critique de Marx à la déclaration des droits de l'homme et du citoyen est contenue dans cette interrogation-affirmation. La liberté, la permissivité et les possibilités humaines que

permet l'agir en commun doit se substituer à la liberté conçue comme un moyen de se passer de l'autre. Contraintes sociales et naturelles doivent être traitées par cette mise en commun dans le vaste cadre d'une humanité « globale, mondialisée ». C'est à cela que le cerveau humain, sa structure psychologique, son acquis social sont confrontés.

Il y a sur ces deux questions matière à un immense débat mondial s'appuyant sur des expériences limitées et sur la construction de concepts sains, sans quoi la revendication de réalisme restera toujours opérante du côté du conservatisme en place. La question des Plans est devenue fondamentale.

A tout cela il y a une troisième question qui « s'ajoute », et qui pourtant devrait être à l'origine des concepts comme des actes : les rapports sociaux ne seront sains que dans un épanouissement qui doit avoir une origine ; on ne recrée pas l'humanité, on la développe et on la soigne (car toute vie a ses maladies, sinon il n'y a pas de vie). L'origine des rapports sociaux, ce n'est pas les rapports d'exploitation, ni les rapports de domination d'origine biologique. L'origine des rapports sociaux ce sont les rapports maternels. Ils conditionnent la suite des rapports sociaux, du développement de la personnalité, des conditions de la séparation-adhésion sociale. Sur cette question aussi, il y a lieu de ne pas dogmatiser, simplifier, schématiser, mais à travailler, dans le concept et la pratique; particulièrement sur l'inégalité des échanges homme-femme. La question du rapport homme-femme* en particulier dans le milieu du travail, de la production et gestion des biens dits matériels, indispensables à la vie, mais sans se réduire à ce champ, au contraire, est donc bien une tâche du présent. Les forces sociales organisées en présence dans notre société ne peuvent s'en abstraire ni en traiter autrement que sérieusement, c'est-à-dire sans démagogie.

La pensée s'envole, loin des contraintes naturelles et sociales. C'est le propre de la pensée. Et sa beauté pour nous humains. Cet envol peut être mortel. Cet envol peut être fécond.

L'humanité, ce n'est pas l'univers, mais nous sommes concernés parce que nous en sommes. Des deux.

2. Centralisme, domination, travail, rapports sociaux, rapport homme-femme. Un petit détour d'apparence partisane pour en venir aux Tâches du Présent.

Il faut se méfier comme de la peste des constructions mentales, faites de bonne ou de mauvaise foi, qui prétendent à tort ou à raison ouvrir des voies à une évolution sociale progressiste. Elles peuvent enfanter des monstres. Pourtant l'évolution de la

société, c'est-à-dire, son mouvement, donc sa vie ne peuvent se passer de construction mentale.

Autant dire que ces constructions demandent autant d'inventivité que de retenue, en même temps.

On a jeté aux orties l'héritage communiste global. Cela fait penser, mais à l'envers, au « globalement positif » du PCF des années 1970 par rapports à son analyse des « pays de l'Est ».

Ces précautions prises, voilà mon interrogation :

Le monde est aujourd'hui organisé par un système de « centralisme démocratique ». Je m'explique. Le système soviétique prétendait, et les partis communistes du monde entier de même, qu'une société large ne peut s'administrer que par l'aboutissement de la multitude des micro activités et des micro décisions, à des organismes de direction centrale en assurant leur cohérence. Ils appelaient cela le centralisme démocratique. Ce centralisme n'avait rien de démocratique dans ces sociétés et pays dits communistes ou « de l'Est », au point que des partis communistes tels le PCF, ont abandonné cette conception autoritaire, mais en même temps n'ont pas posé la question dans son essence.

Il faut bien constater aujourd'hui que ce centralisme non démocratique est le mode de gestion du monde par le capitalisme sous sa forme ultra libérale mondialisée d'aujourd'hui, avec pour outil essentiel les techniques de la « révolution informationnelle », les computers, les réseaux du capitalisme d'état et multinational à dominante Etats-Uniène.

La pensée progressiste en tire la conclusion que son rejet du centralisme démocratique n'en est que plus justifié. Pour ma part je pose la question autrement : il nous faut concevoir, construire et faire fonctionner un véritable centralisme démocratique. Pour cela il nous faut considérer en quoi le centralisme démocratique a été un échec. On ne peut se contenter pour cela de mettre en cause le parti unique, ou la corruption qui en découlait entre autre, etc. Il est clair que le parti unique, en était une des causes. Mais il découlait lui-même d'autres causes et transformait la réalité qui l'avait fait naître, qu'il avait fait naître, avec des conséquences complexes qu'on ne peut résumer à un seul aspect, ni à un bilan positif ou négatif, position on ne peut plus réductrice de la réalité. Et connaître en quoi les conditions d'un fonctionnement démocratique du centralisme n'étaient pas réunies est essentiel.

Nous sommes 6.5 milliards d'êtres humains. La structure mentale humaine ne peut saisir que ce qui est à sa portée, c'est-à-dire ce qui découle de son entourage immédiat. Son entourage immédiat, sa réalité son faits aujourd'hui AUSSI des TERMINAUX d'échanges, d'informations, de production, de gestion etc.

La pensée socialisée (c'est-à-dire pour résumer schématiquement, la pensée « en relation avec l'autre ») se trouve en état de régression par rapport à la pensée autistique (c'est-à-dire pour résumer schématiquement, la pensée « pour soi-même »). Cela ne veut pas dire que dans cette régression ne se constitue pas une accumulation nouvelle créatrice de pensée socialisée correspondant aux nouvelles conditions de vie. Mais il faut comprendre quelle est la raison de cette régression. Faire un parallèle

du développement de la pensée enfantine avec l'accumulation globale de la pensée dans une société, ne me paraît pas abusif dans la mesure où ce parallèle ne devient pas un modèle transposé mécaniquement. Le fait de ne pas maîtriser son travail, c'est-à-dire de ne pas être impliqué dans les choix de gestes qui produisent ce que nous avons besoin en matière de consommation est la raison essentielle de cette régression. Toutes les sociétés, y compris la société capitaliste jusqu'à un certain point était composée de producteurs-consommateurs dont la conscience intervenait relativement librement dans le processus de production ; qu'ils s'agisse de la production des biens dits matériels comme des biens dits spirituels. Dans la société capitaliste, par exemple, la paysannerie, longtemps numériquement majoritaire maîtrisait individuellement une grande partie des gestes de son travail. De même, la classe ouvrière, pourtant dépossédée de tout moyens de production, avait la vision et la propriété d'une partie importante de ses gestes. Les intellectuels de même, y compris les intellectuels organiques (c'est-à-dire les intellectuels attachés par le patronat et l'état au fonctionnement du système) possédaient une latitude relativement importante de choix de leurs travaux.

Le centralisme capitaliste mondial, comme jamais, dépossède, au sens propre, le producteur-consommateur de sa liberté de choix, et de la vision globale des actes accomplis. Les travaux d'Yves Schwartz et de l'équipe de l'A.P.S.T. le découvrent et le soulignent. La contrainte d'ordre psychique a atteint un niveau qualitativement nouveau et pour tout dire mortel pour les activités humaines. La dépossession des moyens de production en est arrivée au stade ultime de ses conséquences. Au stade ultime, cela ne se chiffre pas d'une façon comptable, mais d'une façon sociale. Ni en années, ni en monnaie, mais en générations humaines, et dans leur milieu. Le travail dit abstrait, comme le souligne Lucien Sève en poursuivant la question de l'aliénation du travail développée par Karl Marx, connaît aujourd'hui une étude de plus en plus approfondie, d'une qualité nouvelle, mais surtout une illustration de plus en plus évidente.

Notre cerveau ne possède pas une totale liberté des constructions mentales. Il subit la contrainte de ses structures biologique puis psychologiques. Pour éviter les malentendus et se démarquer d'une vision structuraliste, même si elle n'est pas encore à l'ordre du jour pour lui, Vigotski préfère le terme processus vivant de fonctionnement à celui de structure. Notre cerveau compare, trie, rapproche, éloigne, re-rapproche, unifie et catégorise la résultante des multiples aspects d'un objet d'observation et d'attention qui freine ou immobilise le mouvement, idem pour ce qui favorise le mouvement, les met en contradiction et les unifie à leur tour...il en induit des structures mentales qui se normalisent, subissent le même mouvement psychique, dénormalisent, renormalisent...et unifient à un degré supérieur. C'est un effort énorme de « déstructuration-restructuration » psychologique qui est nécessaire à l'humain pour répondre à la mouvance de la vie et cette vie elle-même interagit dialectiquement en une mouvance globale, généralisée, unifiée. Cet art d'un équilibre psychique qui est mis souvent en danger, dans le mouvement, est l'art tout court, c'est-à-dire l'acte humain. Et l'art en tant que parole spécifique de l'artiste ne fait que sacraliser, mettre en symbolique ce mouvement humain. Pour ce faire il a besoin de

l'observation de ces objets et de ses multiples aspects, sans quoi ne lui apparaît qu'une vue partielle de la réalité (ce qui est la norme des capacités humaines à saisir la réalité), mais aussi déformée de cette réalité partielle. Et surtout une vue déformée de la réalité utile et nécessaire à sa vie quotidienne et à son devenir, à la reproduction, au renouvellement et à la création de ses actes.

L'équilibre psychique de l'individu et de l'espèce est totalement intriqué dialectiquement aux conditions matérielles de vie, de l'individu et de l'espèce, leur économie propre, leur organisation propre et celle de la cité, la symbolique qui en découle, qui en fait partie. Santé ou folie de l'individu ou de l'espèce ne sont pas la conséquence des dénormalisations-renormalisations multiples, complexes, partielles ou générales, mais de leur choc avec une réalité d'apparence ou réellement insurmontable.

L'enfance de l'humanité correspond-elle au stade de développement de « son » milieu naturel, c'est-à-dire de son univers de plus large connu et inconnu ? Il a-t-il dissymétrie des développements universel et humain ? Cette dissymétrie est-elle de l'ordre de la dissymétrie qui assure le mouvement, et par conséquent la mise en équilibre précaire de la vie ?

Ce qui me fait supposer l'enfance de l'humanité comme entité globale composée d'individus, c'est son comportement autistique global, c'est-à-dire qu'elle en est au niveau de la conscience, mais pas à la conscience de la conscience. Elle n'entend pas le retour de son action.

Ce qui me fait supposer que l'univers naturel de l'humain, en se plaçant d'un point de vue humano-centriste, est à une phase de dépérissement, c'est l'incohérence apparente de cet univers. En faisant la différence entre « son » milieu naturel et l'univers naturel de l'humain. Ces distinctions sont floues car elles entrent dans un domaine de l'inconnu. Elles demandent à faire la distinction entre des développements autonomes les uns des autres parce de niveaux différents ou de natures différentes. Mais dans leurs « autonomies » ils ne sont pas « indépendants », ce terme n'étant en rien universel parce que la chose ne l'est pas, indépendante. Le terme d'indépendance est propre à l'étude d'une micro réalité.

Je n'ai d'autre modèle que ce que l'humain a, dans tous les domaines de ses observations : naissance d'un objet, croissance et développement, maturation, dégénérescence, mort.

Ce modèle, transposé à l'universel, nous montre que la complexification s'accompagne soit de cohérence soit d'incohérence, ou les deux ou l'une et d'autre, reproductibles mais dans différents stades du processus d'un même objet.

Ce modèle, transposé à l'universel, nous fait toucher deux visions possibles de la volonté humaine :

-L'éléatisme, l'attente du reste du temps. Dans ce cas c'est la question de la douceur de la vie qui est au centre. Est-ce la question du christianisme original par exemple ? Il mesure le temps qui reste, il s'appuie apparemment sur le messianisme, mais en fait le détruit puisqu'il ne pose pas ce qu'il est convenu d'appeler le progrès comme

centre du développement humain. Il pose en premier lieu la question de l'utilisation non utilitaire du temps.

- La philosophie du devenir. Elle suppose un progrès linéaire avec des ruptures possibles, des régressions, des morts de possible, mais elle garde ce fond de devenir. En ce sens elle est avant tout messianique, contrairement aux apparences.

Ces deux visions, partant de deux points, deux centres d'observations différents se rejoignent sur la douceur, dans la mesure où elles gardent leur pureté, c'est-à-dire leur niveau d'interrogation permanente, d'observation permanente. Dès qu'elles les quittent, elles sont dominées par leurs effets mécaniques au lieu d'infléchir le mouvement par leur volonté. Dans l'histoire de l'humanité, l'élétisme a été récupéré par cet utilitarisme impuissant, avant la philosophie du devenir. Ce qui représente le danger que la philosophie du devenir se croie prémunie de cette maladie.

On peut renverser, comme la rotation du soleil autour de la terre la vision d'un univers se complexifiant en s'organisant. Notre univers peut être soit par essence soit par phase, par stade, au contraire en état de désorganisation en se complexifiant. Cela supposerait que l'agitation de ce stade correspond à une diminution d'énergie et non une augmentation d'énergie. C'est-à-dire que le vide soit un stade d'organisation maximum, que l'apparition de la matière dans l'état où nous la connaissons soit une « naissance » par diminution d'énergie et de cohérence, qu'en fait ce vide soit le plein, et pas le vide au sens de l'état vers lequel tend par exemple l'espace interstellaire : que la naissance de cet univers aille d'un plein vers une mort-vide, stade de l'incohérence maximum.

Dans ce cas la question du progrès est inversée. Elle ne tend bien sûr pas à une vision des conservatismes dominants, repris par les religions. Elle tend vers une cohérence, c'est-à-dire aussi une action révolutionnaire gardant les idéaux d'égalité, de développement, mais sur la base du temps qui reste et non du temps à conquérir. Mais chaque phase universelle contient sa naissance et sa mort. Il n'y a donc pas lieu de concevoir le temps qui reste comme une mort, et c'est ce qu'ont fait les religions en se fossilisant, c'est-à-dire en se plaçant en position d'équilibre permanent artificiel, ce qui leur vaudra un écroulement, avec tout ce qui veut y adhérer de force.

Le mouvement est à l'image de ces courbes sinusoïdales. Les fréquences « rapides », « courtes », peuvent mourir sans être entrées en résonance avec les fréquences « lentes », très longues. La fréquence humaine, au niveau de ses générations comme au niveau de son histoire globale le sera-t-elle quelquefois, souvent ou pas du tout avec des fréquences universelles. Il doit y avoir des variations d'ordres divers. Mon principe espérance, s'il n'est pas d'ordre messianique, me fait croire en la trace.

Pour résumer la question sur le parcours de la vie à la mort d'une entité, le parcours de l'entité humaine en temps qu'humanité et le parcours de « son » milieu universel en tant qu'univers, sont-ils en phase, ou plutôt en quel rapport de phase sont-ils. Dans une supposée et messianique construction de cohérence, l'humain se situe-t-il dans un univers en dissolution de cohérence. C'est par

comparaison, se poser la question du mouvement du nageur en fonction de la direction et du type de courant du fleuve. Dans notre ignorance, il est clair que nous savons qu'il faut nager, c'est l'héritage génétique qui nous l'indique. Et notre pensée, produit de cette nage s'efforce sans cesse d'adapter sa raison à cet héritage pour assurer une adhérence entre les deux.

Il y a peut-être dans la découverte de la nature du vide, qui serait au contraire de notre conception, élément cohérent « plein » en dissolution, c'est-à-dire en complexification dans une situation temporelle particulière ou pas de l'univers, la réponse au contenu de la construction éventuelle de notre micro-cohérence, c'est-à-dire de la douceur. La douceur ne veut pas dire l'absence de dureté, l'absence de dissymétrie, l'absence de contradiction, l'absence de mouvement. Mais un sens de la nage, dans la diversité, la multiplicité des mouvements, relativement partagé en tant que résultante universelle.

Merci Héraclite, merci Paul. L'enfance du concept, c'est le syncrétisme. Et si Héraclite et Paul, ce n'était justement pas du syncrétisme, mais l'entrée, avec des mots non encore identifiés, dans le concept des mouvements universels et universel ? Ce qui en ferait douter, ce sont les réponses patriarcales et dominatrices de ces auteurs. Ce qui y ferait croire, ce sont ces mêmes réponses assorties de leur contreparties universelles : « la femme comme l'homme est le temple de dieu », Paul. « Les hommes philosophes doivent être de bons enquêteurs, en toute chose » Héraclite.

Cette réflexion sur une tentative de vision dialectique de la nature ne nous éloigne pas de notre sujet. En fait, l'échec de la démocratie, dans les systèmes sociaux quels qu'ils soient (je ne parle pas des systèmes marginaux et marginalisés, nombreux, mais rendus sans poids dans les orientations mondialisées), est dû à cette dépossession de l'humain de son travail, de son activité. Cela paraît invraisemblable, comme paraissait vraisemblable la rotation du soleil autour de la terre, dans une société qui se revendique du « temps libre », des « loisirs », de la « fin du travail », de la « recherche de la jouissance ». C'est pourtant le cas. Il y a dé-adhérence des gestes de l'activité humaine et des besoins de survie, de développement et de jouissance de l'individu et de l'espèce.

Comment construire alors un véritable centralisme démocratique, absolument nécessaire à la cohérence de l'activité humaine mondialisée. Tout d'abord en n'imposant pas une construction par le haut, c'est le B-A-B de la démocratie. Ensuite en procédant à de multiples recherches de cohérence à partir de ce que la vie produit. Si comme je le pense, la pensée autistique globale de la société découle de l'irresponsabilité au travail, comme celle de l'enfant que l'on cantonne à l'activité ludique (nécessaire au développement, mais non opposée à l'activité productive qui se nourrit des deux, intriquées), notre société mondialisée se trouve coincée en étau entre son passé et son futur.

-Son passé, de par la relation de domination introduite par le patriarcat qui a limité la portée des actes de la moitié de l'humanité, les femmes. Les femmes qui assurent biologiquement et psychologiquement la reproduction de la société à sa naissance,

individuelle et collective. Domination qui continue à constituer le modèle de hiérarchie de l'activité, et plus que jamais.

-Son futur, de par une mondialisation dont la gestion est de plus en plus concentrée entre les mains, au sens propre comme au sens figuré, d'un centre qui impose par tous les moyens, mais surtout par l'outil cybernétique, une philosophie, un savoir partiel et partial qui lui permette de maintenir ce pouvoir central dont il « profite » au détriment du développement de tous.

Il y a donc une situation où la maîtrise démocratique de l'activité humaine ne peut trouver une issue à la domination et à ses conséquences sur l'activité, que par la libération du travail et du rapport humain, qui passe par la libération du rapport homme femme, au plan familial évidemment et au plan social tout aussi évidemment, cela va de pair.

L'on pourrait conclure que l'humanité n'en est encore qu'au stade de l'enfance. La pensée autistique, la domination primaire, le stade de la satisfaction non différable des jouissances, tout cela fait penser à l'enfance. Certains pourraient en déduire que comme l'enfant, la société « enfantine » a besoin d'un tuteur, d'une tutrice. C'est bien la dérive que le centralisme démocratique a subie. Et la religion bien avant lui.

La question des PLANS de développement démocratique est la réponse à la question du développement humain. Notre centre de décision actuel n'en veut pas, car il préfère laisser libre cours aux décisions centralisées des groupes financiers dominants, dont les plans ne subissent que le contrôle des actionnaires dominants. La comparaison de la société à l'enfant s'arrête là. Les structures mentales existent pour une pensée auto-contrôlée de l'activité humaine, expérimentée à des ensembles communaux, à « la cité », par exemple, depuis des siècles. Encore faut-il que cette activité puisse avoir lieu pour qu'elle puisse être auto-contrôlée. L'activité mutilée décrite un peu plus haut, c'est cela le problème. La pensée est issue du travail humain. La pensée s'en nourrit et nourrit le travail. La rupture que le capitalisme introduit entre le biologique et le social est mortelle. Elle marque l'ensemble de la pensée, économique, politique, psychologique. Elle envahit toute l'activité humaine et la stérilise.

La tâche du présent a un centre : le travail. Le travail est avant tout un échange. L'auto-éducation populaire nécessaire à la transformation sociale passe par cela : travail, échange sur la base d'égalité, donc compensation sociale des contraintes naturelles, le rapport homme femme comme le rapport naturel de l'homme (générique) à l'homme, le tout dans un rapport dialectique espace-temps.

Relire Vigotski, et relire Piaget, après avoir suivi le travail d'Yves Schwartz, Daniel Faïta et de l'équipe de l'A.P.S.T., et de l'avoir mis en correspondance avec la réalité militante, sociale et salariée (ou sans emploi) du producteur-consommateur, donne un éclairage tout à fait indispensable aux besoins humains de notre société au point de développement actuel.

Ce qui fait cette contribution, n'est pas une vision-catastrophe stérile qui imposerait une situation d'urgence. On ne répond pas à une crise globale par une situation d'alerte généralisée. Cette dernière répond pour l'humain d'aujourd'hui à une crise partielle à laquelle la partie saine porte secours. Nous nous trouvons devant une

urgence globale qui demande réflexion globale. Notre capacité à traiter du présent est à la mesure de la phrase de Karl Marx, comme un test d'aptitude professionnelle à l'avenir, phrase que je répète : « Le rapport de l'homme à la femme est le rapport le plus naturel de l'homme à l'homme » (K. Marx, Troisième Manuscrits de 1844).

3. Passés, futurs, durées, mondialisation de l'inconscient collectif

Notre société mondialisée se trouve coincée en étau entre son passé et son futur. Nous le répétons et le répèterons.

D'une part, la plupart des constructions mentales se revendiquant de la transformation sociale le font par revendication de la modernité. Il n'est pas question dans ce propos de la revendication de modernité de ceux qui veulent que tout change pour que rien ne change, à l'instar du « Gattopardo, Le Guépard » (Roman de Lampedusa sur la révolution bourgeoise italienne d'où est tiré le film de Visconti). D'autre part, la plupart des constructions mentales se revendiquant de la tradition, s'opposent le plus souvent à la modernité. De quelle modernité s'agit-il ? Cette modernité est représentée pour les uns et pour les autres par les outils nouveaux de la production, et les conséquences de l'organisation du travail et de la vie quotidienne qu'ils entraînent (là encore la réflexion d'Henri Lefebvre sur la « Cité » et le « Quotidien » nous sont précieuses). Cette opposition abstraite (mais qui a des conséquences bien concrètes !) amène les constructions mentales de part et d'autre à des dérives mentales mortelles, à des dé-adhérences par rapports aux besoins humains les plus caricaturales et les plus dangereuses. En même temps, ces constructions sont les moins « folles », c'est-à-dire les plus mimétiques tout en étant les plus absurdes, parce qu'elle inventent des besoins humains préfabriqués, mauvaises copies de l'apparence traditionnelle des besoins humains. Nous l'avons déjà dit, la santé, de l'individu et de l'espèce, est, avant d'être une notion morale, une notion se référant à l'état concret de la vie sous tous ses aspects. Il n'est pas question de définir les besoins humains arbitrairement, ni dans leur multitude, ni dans leurs diversités, les besoins sont comme la vie, ils sont imaginés, en gestation, certains naissent, vivent, meurent, d'autres sont essentiels à l'espèce, dans toute la durée de son existence. Ce qui échappe, par intérêt de leur cause, à ces deux oppositions c'est la question de la durée. Dans une bataille rangée pour la vie, ou pour des privilèges, il est difficile de se retourner pour voir le chemin accompli ou de grimper sur un sommet pour discerner l'horizon. De plus il est quand même plus aisé à un privilégié, une classe privilégiée, de procéder à ces opérations, ses moyens en sont grands et la société à son service, bien que sa vue soit elle aussi limitée par ses intérêts à « courte vue », justement. Mais surtout, c'est toujours la question de l'apparence des choses, on

focalise sur le visible et celui-ci n'est ni très loin derrière nous, ni très loin devant nous. Il est sous nos yeux, c'est tout.

Ces autres précautions prises, il nous faut comprendre à quel point le poids culturel persiste à travers les millions et milliers d'années de l'existence de l'espèce humaine. Comment pourrait-il en être autrement ? Comment peut-on imaginer que chaque moment de l'histoire ne dépende pas de toute l'histoire de l'humanité et non d'une fraction d'histoire et encore moins une bribe. Ce qui donne l'impression que tout dépend de s'instant précis où l'on place la vanne de détournement ce sont les résultats visibles de l'opération. D'où vient l'eau, le courant, le fleuve nous importe peu. Mais que serait la vanne sans le fleuve ? Si la transformation sociale dépend non de la vanne mais du fleuve qui connaît des transformations en amont, que devient notre prospective dans notre bribe d'histoire.

Il semble de plus en plus évident, au risque de se tromper, que le « Croissant Fertile » (zone du monde où est apparue l'agriculture et lieu de passage et d'échange millénaire) et ce qui s'y passe aujourd'hui reste encore une clef de l'histoire globale de l'humanité. L'histoire de cette partie du monde est déterminée par une multitude d'éléments concrets dont nous ne connaissons qu'une partie. Mais la résultante de ces éléments est un héritage collectif dans lequel l'humain puise encore la psychologie du travail, de la transformation de la nature et de la symbolique qui y est attachée. Cet exemple n'est pas d'ordre de la croyance religieuse, même si la croyance religieuse s'y réfère fréquemment, pour causes d'éléments visibles et connus et pour causes de retransmission générationnelle. Cet inconscient et ce conscient collectif n'est pas le fruit d'un héritage immatériel (mot fort mal employé, puisé des termes religieux et plaqué sur la réalité concrète, mais notre vocabulaire est celui de la culture au moment de l'histoire où nous l'employons), mais d'un héritage impalpable, travail d'une multitude de cerveaux qui se passent le relais. Qui se passent un relais mondialisé, car la diffusion mondiale de l'être humain est plus ancienne que son histoire au sens universitaire du terme. La diffusion des êtres humains dans le monde c'est la diffusion des échanges entre humains dans le monde. La différence avec aujourd'hui, c'est la rapidité et, par rapport à la rapidité des gestes humains, sa quasi simultanéité. Le temps que l'on voit passer, de par notre longévité d'individu et celui qu'on ne voit pas passer sont pourtant en nous tous les deux, c'est le même. Mais aller dire à un enfant tout ce qu'il peut attendre (la mort en fait partie d'une façon sûre, et aucune espèce ne peut exister sans l'instinct de vie) et dans lequel il y a aussi ce qu'il ne souhaite pas, quelle sera alors son espérance, la qualité de son espérance. L'on touche là encore à l'enfance de l'humanité.

Ces quelques lignes n'ont pas l'intention de développer le sujet mais d'éclairer la suite de notre réflexion sur les Tâches du Présent. Il faut les imaginer dans la réalité du présent et la réalité du présent nous devons l'imaginer dans l'histoire de son passé et de son devenir possible, les deux imaginés. Ernst Bloch a une vision tout à fait éclairante de l'incapacité à saisir le présent lequel ne se saisit que quand il devient le passé ou quand il prospecte l'avenir. Lev Vigotski attaque cette réalité sous l'angle de la capacité d'attention, sur les fractions plus ou moins courtes d'action humaine, de

parole, pendant laquelle cette attention se porte sur une partie de l'action et n'a pas conscience de ce en quoi elle se décompose, c'est-à-dire le « présent ».

4. QUELLES RESSOURCES HUMAINES ? pour dépasser l'état existant de la société

La Marseillaise du 3 décembre 2005 donne deux visions sur le capitalisme par deux acteurs de la recherche sur ce sujet. Interrogés par **Michel Allione** ils axent respectivement leur discours sur « **le capitalisme sait s'auto-régler** » (**Elie Cohen**) et « **le dépassement du capitalisme se construit au quotidien** » (**Alain Obadia**).

Les deux affirmations sont légitimes. Alain Obadia insiste cependant sur les limites de cette auto-régulation tout en pensant que la crise du capitalisme ne débouche pas automatiquement sur sa destruction.

Comment un socialiste, un communiste d'idée et un démocrate en général, si ce n'est de parti bien sûr, militant du quotidien et de la transformation sociale peut-il s'abstraire de ce questionnement ? Et surtout comment peut-il ne pas mettre en œuvre ses forces pour faire de ce débat un débat populaire débouchant sur des réponses et des actions collectives qui traitent à la fois du quotidien et du devenir.

Mais il y a une troisième question qui conditionne les deux autres et qui concerne l'anthropologie (science qui veut approfondir la connaissance de l'espèce humaine) : quelles ressources l'espèce humaine, l'individu humain possède et peut développer pour créer ce dépassement du capitalisme, de l'état social actuel ?

Stefan Zweig et Walter Benjamin, (grands écrivains autrichien et allemand de langue allemande d'origine juive, anti-nazi, d'inspiration socialiste au sens communiste démocrate et philosophes) dont on ne peut mettre en doute la volonté d'une autre construction sociale s'opposant au capitalisme y ont répondu, in fine, par le suicide, et d'autres encore. Les circonstances de ces suicides avaient pour toile de fond la victoire momentanée d'Hitler. On peut imaginer que l'emprise apparemment victorieuse du néo-libéralisme sur le monde, et la morgue de ses animateurs puissent créer un climat analogue, malgré les succès relativement larges mais minoritaires de l'anti-libéralisme et de l'alter-mondialisme. Par exemple, **le résultat du référendum du 29 mai 2005 en France** contenant un rejet des effets du libéralisme mais pas une construction d'un autre projet, tout en étant gros d'une telle construction.

La réaction que peut engendrer une situation d'échec dans la masse de la population, nous ne la connaissons pas. Mais nous savons qu'il nous est possible d'avoir notre propre action, notre propre foi en des possibilités (optimisme de la volonté dirait Gramsci) humaine et d'agir en conséquence.

Reste que toute possibilité ne peut être mise en œuvre sans savoir, sans connaissance relative de la réalité de cette espèce humaine. Le christianisme primitif (dont le christianisme actuel, sauf exceptions individuelles est bien éloigné) répondait à la question de l'incapacité relative de la mise en commun par une révolution individuelle des mentalités. Il s'appuyait évidemment sur les contradictions du moment et leur exacerbation sous l'occupation romaine, le développement et l'échange marchand entravé et dépravé par ses propres règles etc...

Karl Marx, anthropologue de large vision, s'opposant à une connaissance étroite, structuraliste, aux frontières fermées des groupes humains, répondait : ce sont les conditions matérielles de vie qui déterminent les mentalités et les conditions matérielles de vie sont déterminées par le mode de production. Un mode de production induisant la séparation des producteurs en unités isolées (ou vécues comme telles) de producteur-consommateur, induit une morale correspondante. Mais Marx ne dit pas qu'une révolution des mentalités n'est pas nécessaire pour faire évoluer et transformer un mode de production. Mettre en opposition irréductible christianisme et marxisme c'est ignorer ce qu'ils peuvent contenir de commun, sans nier l'utilisation de ce commun par les forces conservatrices, Vatican et Etats en tête, et au côté, objectivement, de la stratégie mondiale du capital.

Citons **Henri Lefebvre** sur cette question : «Pour illustrer ce mouvement dialectique : acte créateur---œuvre créée, nous avons pris précédemment un fragment de la longue histoire d'une des plus belles œuvres humaines : la cité. Nous avons constaté la différence fondamentale (datant de la fondation et du fondement) entre polis [cité grecque] et urbs [cité latine]. Dans cette période, le dire et le faire, ne se séparaient pas encore. Nommer et désigner le naissant pour qu'il crût [grandisse] était un acte. La solennisation religieuse et les rites de fondation n'étaient pas des mises en scène, mais des manières d'accepter les risques de la situation créée, de s'engager à maintenir l'œuvre nouvelle, à éterniser et à s'éterniser en elle. Le sacré avant de s'institutionnaliser, bien avant de devenir attitude et comédie, et de justifier l'appropriation privative par les maîtres de l'œuvre commune au peuple entier, accompagnait la fondation. Le fondateur, le fondement, le fondé, se discernaient mal. Remontons encore vers les sources ; essayons de mieux saisir à la fois l'unité originelle et les scissions qui s'opérèrent au sein de cette unité. Scissions à la fois génératrices d'histoire, produites par une histoire, épisodes de la production de l'homme par lui-même à partir de la nature, à la fois aliénantes et fécondes..... »

A ce point, je redis ce qui à mon point de vue constitue les caractéristiques essentielles du moment et qui constitue le réel sur lequel nous devons agir :

-L'outil de production qui est constitué par ce qu'on appelle « la pensée artificielle », et ceci dans un système de production mondialisé.

-L'encadrement monarchique du travail par l'organisation capitaliste, contraignant à une réduction du rôle de la pensée dans l'activité humaine

-La contrainte naturelle de la maternité réduite à une contrainte sociale induisant une domination de l'homme sur la femme. La mutilation de l'activité et de la mère et de la femme comme modèle des rapports sociaux dans toute la société.

Ensuite vient la mise en œuvre d'un projet alternatif à cette réalité. S'ouvre **alors un autre débat** : la question de la construction d'une contre-société ou de l'évolution interne de la société, la rupture ou l'évolution, les institutions ou la rue etc. ; « les deux méthodes », celle de Jaurès et celle de Guesde, la révolution ou la social démocratie, se réclamant malgré tout toutes les deux du commun et du social.

Oui, c'est une contradiction dialectique et non antagonique qui existe entre ces deux méthodes.

C'est aussi l'avis de Jaurès quand il caractérise le rôle des différentes fractions de la révolution française.

Et Gramsci la croit possible dans une même organisation au moment de la discussion au sujet de la scission de la social démocratie italienne pour créer le PCI.

C'est cependant l'état des forces productives qui détermine dans le moment historique le rapport entre les deux méthodes et ses « fluctuations ».

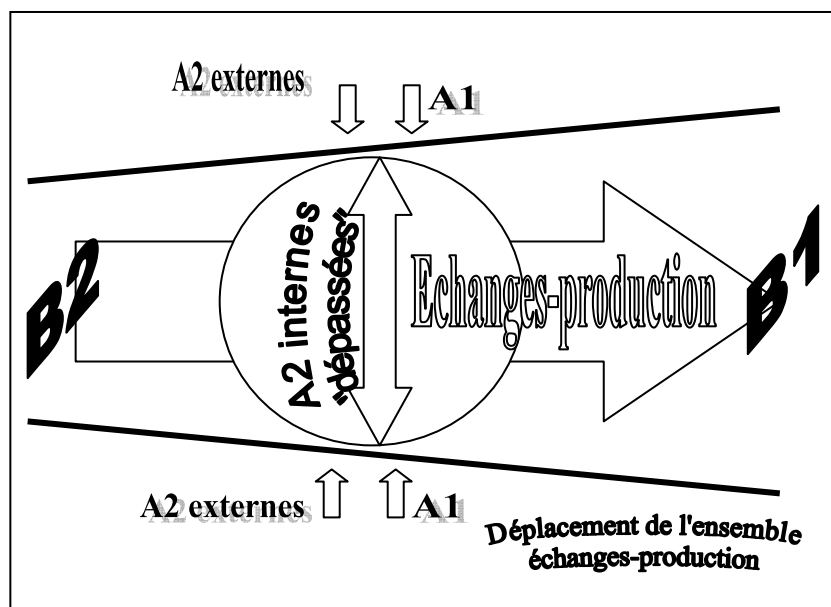
A la fin d'un système de production qui induirait une fin d'empire, le contenu des « deux méthodes » demande une qualité d'analyse et d'action en cohérence; une analyse qui fasse sienne l'histoire de l'humanité, **des origines de la transformation de la nature par le travail à une prospective des devenirs possibles.**

Chaque fois que « gestion » et « lutte de classe » se sont rencontrées de grands progrès ont été accomplis, chaque fois qu'elles se sont séparées, de grandes régressions se sont produites. Les « fins » d'empire, de système de production, ne sont pas mécaniquement synonymes de nouveaux progrès humains. Ce sont les ressources de l'espèce humaine et leur mise en œuvre qui déterminent la suite. Ces ressources et les activités multiples et diverses qui en découlent sont celles d'une espèce pensante. Nous en revenons donc à la question anthropologique du début : quelles ressources l'espèce humaine, l'individu humain possède et peut développer pour créer ce dépassement du capitalisme, de l'état social actuel ? Mieux connaître l'humain c'est mieux connaître ce que nous pouvons faire et comment pouvons-nous le faire. C'est finalement une question qui ne s'éloigne pas trop d'un christianisme primitif plombé cependant par le mal débutant de son temps, **le patriarcat.** Comment le modèle familial de domination de la femme ne reproduirait-il pas cette normalité malade, au travail et dans toute l'activité de la société ? Et comment le mépris de la femme-mère-productrice aliénée qui peut régner par rapport à la hiérarchie familiale et apparaît en particulier dans les milieux les plus pauvres opprimés par la religion (mais existe partout), ne conduirait-il pas à la violence destructrice de cette société ; tant par la généralisation et le transfert du mépris sur la société que par l'inconscient collectif de sa propre image dans le miroir de cette société ? Comment construire une conscience du producteur-consommateur qui conduise ce dernier aux choix sains de comment produire et comment consommer les biens dits matériels comme les biens dits spirituels dans un milieu où santé n'est pas seulement une question morale mais avant tout une question d'état naturel et social assurant la vie et le développement de l'espèce humaine dans son milieu, en développant les valeurs qui correspondent à ce mouvement ?

Mais attention, la réflexion sur « les deux méthodes » reste marquée par une vision du succès ou le l'échec du moment d'une application ponctuelle d'une méthode. Elle tend à reproduire mécaniquement l'une ou l'autre des dominantes passée.

5. Tableau d'un sens de l'échange, d'un choix de société.

- A {
- 1 Contraintes dues au rapport avec la nature.
 - 2 Contraintes dues aux rapports sociaux.
- B {
- 1 Echanges égaux.
 - 2 Echanges inégaux *, « degré d'inégalité ».



« Si l'antique monde paysan qui a légué à la bourgeoisie naissante -au temps où celle-ci fondait ses premières industries- la volonté de posséder et de conserver, mais non le sentiment religieux qui lui était attaché, n'était-ce pas justice de s'en indigner et de la maudire ? »

Pier Paolo Pasolini, Théorème.

- Où le plus fort impose les conditions de l'échange au plus faible, celui qui a le plus de richesses à celui qui en a le moins

6. Bibliographie

- Benjamin Walter, *Sur le concept d'histoire*, Œuvres III, folio essais, 2000.
- Bloch Ernst, *L'athéisme dans le christianisme*, Gallimard, 1978.
- Garo Isabelle, *Marx, une critique de la philosophie*, Seuil, points, essais, 2000
- Héraclite, *Fragments*, GF Flammarion, 2002
- Jaurès Jean, *De l'éducation, Nouveaux Regards et Syllepse, 2005.***
- Lefebvre Henri, *Métaphilosophie, Syllepse, 2000.***
- Marx, *Manuscrits de 1844*, GF-Flammarion, 2002.
- Pasolini Pier Paolo, *Théorème*, folio, 2001.
- Paul, *Epîtres*, Le nouveau testament, folio classique, 2001
- Schwartz Yves et Durrive Louis (collectif, sous la direction de), *Travail et ergologie*, Octarès, 2003.
- Schwartz Yves, *Le paradigme ergologique ou un métier de philosophe*, Octarès, 2001.
- Sève Lucien, *Marxisme et théorie de la personnalité*, Editions Sociales, 1981.
- Sève Lucien, *Une introduction à la philosophie marxiste*, Editions Sociales, 1980.
- Spire Arnaud, *La pensée-Prigogine*, Desclée der Brouwer, 1999.
- Université de tous les savoirs, *Le cerveau, le langage, le sens*, volume 5, Poche Odile Jacob, 2002.
- Vigotski Lev, *Pensée et langage*, La Dispute, 2002.
- Guesde et Jaurès, supplément de l'Humanité Hebdo des 19 et 20 novembre 2005.**
- Elie Cohen et Alain Obadia, La Marseillaise du 3 décembre 2005.**

Pierre Assante,
Marseille, décembre 2005
p.assante@wanadoo.fr